

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Dominique ZURBRIGGEN

Un rêve de bonheur : Onisha, de J. M. G. Le Clézio

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1992, tome 88, p. 66-71

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Un rêve de bonheur: Onitsha

de J. M. G. Le Clézio

Tempérament discret, solitaire, J.M.G. Le Clézio, malgré ses 50 ans et ses 25 publications, n'a pas le succès populaire que l'on réserve à bien d'autres écrivains contemporains. Certes, après une longue éclipse, un roman de 1980, *Désert*, lui a valu des éloges mérités et les honneurs d'Apostrophes. L'année dernière, il publiait un roman d'inspiration quelque peu autobiographique, *Onitsha*.

Mais que se cache-t-il donc derrière ce « mot magique », ce « mot aimanté » ? Onitsha est le nom d'un petit port fluvial établi sur le Niger, en Afrique, lieu central du voyage initiatique que va accomplir Fintan, un jeune garçon de 12 ans. Embarqué en compagnie de sa mère Maria Luisa, dite Maou, le 13 mars 1948, il met un mois pour rejoindre son père Geoffroy Allen qu'il ne connaît pas encore, passe une année inoubliable dans un univers étranger qu'il se prend à aimer puis, au licenciement de son père, doit bien malgré lui regagner l'Europe. Là, des années plus tard, il apprend les cruautés de la fin de l'empire colonial, les horreurs de la guerre civile, les tourments de la sécheresse et de la famine qui ont décimé ceux parmi lesquels il avait vécu.

Que reste-t-il maintenant de cette Afrique « brûlante comme une fièvre, comme un rêve » ? se demande Fintan devenu adulte à la fin du livre. Et d'avouer : « J'ai compris que je ne reverrais jamais le fleuve ni les îles ni rien de ce que j'avais connu à Onitsha ».

I. La quête illusoire d'un royaume perdu

Si le jeune héros ne connaît pas encore son père, ingénieur travaillant pour la compagnie commerciale United Africa, c'est parce que celui-ci nourrit un rêve fou : découvrir le dernier royaume du Nil, la cité de Meroë qu'aurait bâtie

sur un grand fleuve la dernière princesse égyptienne, chassée avec son peuple et les prêtres d'Aton par les soldats d'un roi éthiopien.

Tout entier tourné vers l'arrière, marchant « à l'envers sur la route infinie », remontant le cours du temps comme celui du fleuve, Geoffroy déchiffre patiemment au bord du Niger les rares traces d'un royaume disparu : ces noirs visages tatoués, sur lesquels sont sculptés les signes d'Aton et d'Horus, ne rappellent-ils pas les stèles gravées de l'emblème solaire qu'il découvre près d'un sanctuaire désaffecté ?

Pour retrouver **les secrets de la vie** contenus dans ces mythes égyptiens, ce père abandonne femme et enfant en Europe malgré la guerre, puis, lors de leur arrivée au Nigeria, reste le plus souvent enfermé dans son bureau, devant une vieille carte de Ptolémée.

Lorsque Maou tente de saisir la raison de ses longues absences, de ses longs silences, elle lui demande :

"« C'est elle, n'est-ce pas ? »

« Elle ? » Geoffroy la regardait.

« Oui, elle, la reine noire, autrefois tu me parlais d'elle... c'est elle qui est entrée dans ta vie, il n'y a plus de place pour moi ».

« Tu dis des bêtises ».

« Si, je t'assure, je devrais peut-être m'en aller avec Fintan, te laisser à tes idées, je te dérange, je dérange tout le monde ici ».

Il l'avait regardée d'un air perdu, il ne savait plus que dire. Peut-être qu'elle était folle vraiment ".¹

La conversation s'enlise dans une incompréhension totale car entre eux se tient la reine de Meroë, souveraine d'Egypte, souveraine du coeur de Geoffroy.

Mais licencié par sa compagnie, atteint de malaria noire lors d'une expédition au « lac de vie », convaincu cette fois que « la route de Meroë s'est perdue dans le sable du désert », l'ingénieur anglais, durant sa longue convalescence, goûte aux sensations élémentaires qui lui donnent peu à peu d'échapper à la mort, de renaître à la vie. Le grand tort du père de Fintan n'a-t-il pas été de poursuivre sa quête « comme si **rien du monde présent** n'avait

¹ J.M.G. Le Clézio, *Onitsha*, Gall. 1991, p. 148.

d'importance, comme si la lumière de la légende brillait plus que le soleil visible» ?²

II. L'attrait violent d'une terre étrangère

Pour Fintan, au contraire, « la vraie vie » est l'Afrique. « Il n'avait jamais vu tant d'espace ! » Rien à voir avec l'appartement exigü où il a vécu reclus durant la guerre, ni avec les murs étroits du collège anglais où il ira finir ses études ! A Onitsha coule un fleuve immense, lent et lourd, aussi vaste qu'un bras de mer, qui souvent rejoint le ciel illimité. Plantations de palmiers, collines boisées, plages étendues, savanes composent un univers surprenant et varié que l'enfant, libre, pieds nus, coeur battant, explore avec avidité.

Mille sensations et impressions nouvelles marqueront le jeune Européen d'une manière indélébile. Avant tout l'odeur « de cette terre poussiéreuse, de ce ciel très bleu, des palmes luisantes, des maisons blanches » qui se glisse partout, « dans le vent, dans les cheveux, dans les habits. Jusque dans le soleil ». D'ailleurs, soleil et vent écorchent, brûlent la terre rouge aussi bien que les visages, « les longues herbes durcies frappent les mains comme des lanières »; la pluie, chaque soir, après des roulements de tonnerre, « ruisselle en jets puissants ». Même la musique des tambours « résonne jusqu'au fond de l'âme, creuse un vertige ».

Dans un tel univers de sensualité et de sombre beauté, l'enfant découvre tout naturellement la nudité d'un corps de femme, assiste même à un accouchement dans la coque d'une épave :

*« Tout d'un coup (Oya) s'était tournée vers lui, elle l'avait regardé, et il s'était approché d'elle. Elle serrait la main de Fintan à la broyer... Quelque chose apparaissait, emplissait l'espace, grandissait, un souffle, une **eau** débordante, une **lumière**. Le coeur de Fintan battait à lui faire mal, tandis que **l'onde** glissait sur le corps d'Oya, renversait son visage en arrière, ouvrait sa bouche comme après une **plongée**. Soudain elle poussa un cri et elle expulsa le bébé sur le sol, pareil à un astre rouge dans le nuage du placenta »³.*

² C'est nous qui soulignons.

³ J.M.G. Le Clézio, *Onitsha*, p. 200. C'est nous qui soulignons.

Cette naissance lumineuse et sacrée a lieu sur l'eau, associée depuis toujours et dans toutes les civilisations à la vie et au temps qui s'écoule sans fin. Or, les Africains vénèrent la déesse Oya, la reine noire du fleuve Niger qui donne la vie. Même si cette conception animiste nous semble peu en accord avec notre mentalité moderne, ne tente-t-elle pas de traduire une vérité essentielle : tous les êtres de la terre, tous les gestes quotidiens sont en lien avec la force divine et en deviennent ainsi sacrés ?

La rencontre avec l'Afrique est donc, pour Fintan, à partir de son expérience sensible et immédiate, la découverte extasiée du mystère du monde et de la vie. Mais bien davantage encore : cette rencontre va l'initier à l'écriture. Au cours de ce parcours initiatique il se met, la nuit, avec un plaisir extrême, dans la solitude de sa chambre, à écrire son premier livre : *Un Long Voyage*⁴. Déjà à ce moment-là l'écrivain en herbe, qui veut raconter les aventures d'une héroïne en quête d'un royaume inconnu, cherche à inventer une langue.

III. Une écriture proche du silence

Le lecteur d'*Onitsha*, comme de toute autre oeuvre de Le Clézio, est frappé d'emblée par la simplicité du vocabulaire et surtout de la syntaxe, sans effet de style marqué. C'est que l'écrivain, curieusement, se méfie des mots. Il déteste la puissance et la manipulation des « maîtres du langage » : « Ils savent les mots qu'il faut prononcer pour envahir l'âme. Ils savent les mots qui détruisent, ils savent les mots qu'il faut pour séduire les femmes, pour attirer les enfants, pour conquérir les affamés... Ces mots sont pleins **de hâte: ils n'attendent pas les rêves** »⁵.

Ce refus des « grands mots » va de pair chez l'écrivain avec une méfiance instinctive à l'égard de l'abstraction, et même de l'analyse psychologique proprement dite. Les personnages nous sont donc le plus souvent décrits par leurs émotions face à un paysage ou face à autrui. Fintan, surprenant une femme nue endormie, « se souvenait de la brûlure sur son visage, comme si

⁴ Dans ce premier « roman » (qui n'est pas sans rappeler le livre écrit par Le Clézio à l'âge de 7 ans et encore en possession de son auteur), Fintan rejoint le rêve de son père puisque son héroïne Esther remonte un fleuve pour un pays au nom très beau.

⁵ J.M.G. Le Clézio, *Les Géants*, Gall. 1973.

ce corps blanc rayonnait. Il avait fait deux pas en arrière, sans respirer. Ils nous sont également connus par leurs aspirations les plus secrètes. Ainsi, le jeune héros, au début de l'histoire, est désespéré à l'idée de quitter son pays :

« Il ne voulait plus entendre de voix, ni voir de visages. Il fallait fermer ses yeux, boucher ses oreilles, pour que tout soit facile. Il voulait être quelqu'un d'autre, quelqu'un de fort, qui ne parle pas, qui ne pleure pas, qui n'a pas le coeur qui bat ni le ventre qui fait mal. Il parlerait anglais, il aurait deux rides verticales entre les sourcils, comme un homme, et Maou ne serait plus sa mère. L'homme qui attendait là-bas, au bout du voyage, ne serait jamais son père »⁶.

La manière dont l'écrivain traduit le chagrin et l'inquiétude de l'enfant est à la fois concrète et discrète ; elle évoque un état d'âme par petites touches, en laissant au personnage une part de mystère.

Par un lyrisme tout de retenue et de pudeur, par des images visuelles et auditives discrètement suggestives⁷, par une façon subtilement simple de rendre une atmosphère, de laisser la place au rêve, J.M.G. Le Clézio essaie d'approcher la beauté du monde. Son souhait le plus cher est sans conteste d'arriver à exprimer à travers sa prose ce que les mots ne disent pas, d'aller jusqu'à la limite du dicible, de faire entendre, entre les mots, entre les lignes, le silence.

J.M.G. Le Clézio, qui a écrit *L'extase matérielle*, pourrait certainement reprendre à son compte cette célèbre phrase de Camus : « A cette heure tout mon royaume est de ce monde ». Beaucoup de nos contemporains souscrivent eux aussi à cette conception d'une vie humaine privée de toute transcendance, limitée au seul horizon terrestre. Dans cette recherche du bonheur immédiat, ils risquent d'être gagnés par l'insouciance, fascinés par le bruit et la facilité, privés peu à peu — et paradoxalement — d'un authentique contact avec le réel. En eux peuvent s'éveiller étonnement et reconnaissance. Rien de tel chez Le Clézio : son attention émerveillée devant la beauté du monde, la pudeur teintée de respect avec laquelle il aborde le mystère des êtres, sa préférence marquée pour le rêve et le silence font de lui, à n'en point douter, un poète.

⁶ *Onitsha*, p. 17.

⁷ Ainsi par exemple: « Et soudain, comme une fontaine, mince, aiguë, la voix du muezzin qui appelait à la prière, par-dessus les toits de tôle ». *Op. cit.*, p. 34.

Onitsha, nous l'avons vu, fait part d'une double initiation : découverte de la beauté du monde, découverte du plaisir d'écrire. A l'instar de son personnage qui remonte le temps à la recherche de la cité de Meroë, Le Clézio ne remonte-t-il pas aux sources ? n'est-il pas lui aussi en quête d'un royaume disparu : le paradis perdu de l'enfance ? Reste que, si Geoffroy gâche sa vie pour n'avoir pas su voir ce qui est, l'écrivain, lui, peut, par la force de son art, recréer ce qui n'est plus. Serait-ce l'écriture seule qui en dernier recours restitue le bonheur, toujours irrémédiablement enfui, toujours présent dans nos rêves ?

Dominique Zurbriggen